

Grand roman d'espionnage par **PIERRE SAUREL**

Une Nuit en ITALIE

Editions

Pierre Saurel

Une nuit en Italie

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 251 : version 1.0

Une nuit en Italie

Numérisateur : Jean Layette.
Éditions Police Journal
Relecture : Jean-Yves Dupuis.
Illustration de couverture :
André L'Archevêque.

I

Après avoir accompli les missions qu'on lui avait confiées en Allemagne même, IXE-13 et ses compagnons, l'agent T-4, une jeune Française, Gisèle Tubœuf, et un Marseillais, Marius Lamouche, avaient réussi à regagner la France.

Là, l'as des espions canadiens, l'homme au courage indomptable, avait reçu l'ordre de retourner en Angleterre.

Le colonel Mailloux, chef du deuxième bureau français, lui avait laissé entendre qu'on avait besoin de lui pour une mission en Italie.

Aussi, l'agent IXE-13 s'était embarqué sur un avion en route pour le Royaume-Uni, avec un serrement de cœur.

Il savait bien que si la prédiction du colonel Mailloux était vraie, il devrait se séparer de son fidèle Marius qui ne savait pas un mot d'italien.

Aussitôt rendu en Angleterre, le célèbre espion canadien alla se rapporter au bureau de l'espionnage.

Là on lui dit tout simplement de revenir le lendemain pour revoir Sir George, le grand chef du service d'espionnage des armées alliées.

IXE-13 en profita pour prendre un repos bien mérité.

Le soir, il se rendit même au théâtre, chose qu'il n'avait pu faire depuis plusieurs mois.

Le lendemain, lorsqu'il se présenta au bureau de Sir George, il se sentait frais et dispos, prêt à accomplir toutes les missions qu'on voudrait bien lui confier.

Il fut reçu immédiatement par le grand chef.

– Asseyez-vous, lui dit Sir George.

IXE-13 obéit.

Le grand chef se caressa un peu le menton, puis :

– IXE-13, tout d’abord, j’ai des félicitations à vous offrir. Vous avez certainement rempli toutes vos missions d’une manière merveilleuse. J’espère que vous continuerez toujours à accomplir ainsi votre devoir. Vous êtes d’après moi le meilleur de tous les espions des Nations-Unies.

C’était un bel hommage à rendre au Canadien.

– Je vous remercie de vos bonnes paroles, dit l’espion.

Sir George se mit à consulter quelques dossiers.

– Vous avez sans doute entendu parler du débarquement de nos troupes en Italie ?

– Oui, monsieur.

– Je dis de nos troupes, mais ce sont les troupes canadiennes qui sont présentement dans le pays du Duce.

– Je sais.

– Jusqu’ici, tout a bien marché. Nos alliés progressent de jour en jour. Mais pour le moment, ils sont arrêtés.

– Ah !

– Oui, à un endroit fortifié qu’on appelle la ligne Gothique !

– Oui. C’est une ligne de défense édifiée par l’ennemi. Les Allemands ont mis à profit les nombreux mois passés dans l’empire romain. Ils sont bien armés, bien équipés et bien fortifiés. Il faut absolument les déloger de là.

– Oui, mais comment ?

– J’ai reçu un message du major Lafrance me demandant de lui envoyer quelques espions. Il dit qu’il pourrait dresser un plan qui pourrait faire perdre pied à l’ennemi.

– Ah !

– Il m’a demandé surtout, si c’était possible, de lui envoyer des Canadiens. Je lui ai répondu que je ferais mon possible pour lui envoyer l’as des Canadiens dans ce domaine.

IXE-13 comprit que Sir George parlait de lui.

– Déjà deux Canadiens sont partis pour l'Italie : René Tellier et Louis Roy. Vous devrez aller les rejoindre.

– Je suis prêt, mon commandant.

– Vous ne partirez pas seul. Un autre Canadien vous accompagnera, Jacques Cloutier.

IXE-13 eut un sursaut :

– Jacques Cloutier ?

– Oui, vous le connaissez ?

– Très bien. Nous avons étudié ensemble au Canada.

– Alors tout marche à merveille.

– Quand quitterons-nous l'Angleterre, mon commandant ?

– Dans deux jours. Le temps de préparer certains papiers nécessaires à votre mission.

Sir George se leva.

L'entretien était fini.

Il tendit la main à IXE-13.

– Je vous souhaite bonne chance, IXE-13.

– Pourrais-je vous demander autre chose ?

– Certainement.

– Pouvez-vous me dire où se trouve Jacques Cloutier ?

– Allez à la hutte numéro quatre, c'est là qu'il loge pour le moment.

– Merci.

IXE-13 sortit.

Il alla immédiatement vers la hutte numéro 4.

Il entra.

Il n'y avait personne, pas un chat.

IXE-13 ressortit et aperçut un caporal.

– Caporal ?

– Oui.

– Pouvez-vous me dire où se trouve Jacques Cloutier ;

– Cloutier ? Il doit être à la cantine. Je vais voir.

– Merci.

Le caporal s’éloigna.

IXE-13 resta debout devant la hutte numéro 4.

Quelques minutes plus tard, il vit s’avancer vers lui un homme d’une vingtaine d’années.

Il était revêtu de l’habit militaire.

IXE-13 courut vers lui.

– Jacques !

Cloutier le regarda attentivement, puis :

– Si ce n’est pas Jean Thibault !

Les deux hommes se serrèrent fraternellement la main.

– Comment vas-tu ? demanda IXE-13.

– Pas mal.

– Tu ne me reconnaissais pas ?

– Je t’avoue que tu as maigri, mon vieux Jean.

– Chut... je ne m’appelle plus Jean Thibault... je suis l’agent IXE-13.

– Et moi, O-32.

– Oh, oh, O-32, dit IXE-13.

Les deux hommes se mirent à rire.

Puis Cloutier reprit plus sérieux :

– Tu m’as bien dit IXE-13 ?

– Mais oui...

– Alors c’est toi...

– Qui s’en va en Italie...

– Oui ?

– C’est bien moi.

Les deux compagnons étaient parfaitement heureux.

Deux jours plus tard, ils s'embarquaient sur un paquebot en direction de l'Italie.

II

Le major Lafrance regarda les deux espions.

– Alors, vous êtes IXE-13 et O-32.

– Oui, major.

– Bon. Deux de vos camarades m'ont déjà été dépêchés ici. Ils sont partis en mission spéciale.

– Et nous ?

– Oh, vous avez de l'ouvrage vous aussi, n'ayez crainte.

Il se pencha vers les deux hommes.

– Vous savez que depuis quelques jours, nous n'avançons plus. Nous ne reculons pas, mais nous n'avançons pas. Il s'agit donc, pour vous, de vous glisser dans les lignes ennemies afin de repérer l'importance de ses forces. Apportez-nous le plus de détails possible.

Après une courte pause, le major reprit :

– Vous vous rendrez compte si des mouvements de troupe ont lieu. Enfin, vous me ferez rapport de tout ce qui peut être intéressant.

– Quelle est l'heure limite à laquelle nous devrons rendre compte ? demanda O-32.

– Le plus tôt possible, mais pas plus tard que six heures.

– Nous avons donc huit heures devant nous, remarqua IXE-13.

– Précisément.

O-32 et IXE-13 serrèrent la main de l'officier et se dirigèrent vers la sortie.

– Vous partez ? demanda Lafrance.

– Oui major, répondirent les deux agents d'une seule voix.

Et ils sortirent dans la campagne grise.

L'air est merveilleux, la température admirable. Il fait chaud, trop chaud même.

Une haie touffue est à leur droite.

– Asseyons-nous ici, Jacques, propose IXE-13, nous pourrons prendre nos dispositions.

– Excellente idée.

Ils s'assirent par terre.

IXE-13 se pencha vers son compagnon.

– Si tu veux bien, nous allons mettre en ordre toutes les exigences du major.

– Mais... nous n'avons guère de temps.

– Nous avons plus de temps qu'il ne nous en faut, crois-moi. D'abord, où sont les lignes ?

– Mais par là.

– Parfait.

– J'ai su de Sir George que les troupes ont attaqué le flanc droit.

– Donc, tranche IXE-13, selon toutes prévisions, l'effort de l'armée ennemie doit se porter sur notre aile gauche. Je passerai les lignes du côté droit, toi, du côté gauche. Et à cinq heures, qu'il pleuve, qu'il vente, nous nous retrouverons ici. C'est dit ?

– C'est dit.

O-32 se lève.

Il serre vigoureusement la main de son ami.

– Bonne chance, Jean.

– Bonne chance, mon vieux Jacques.

– À cinq heures ?

– À cinq heures.

Et les deux agents s'éloignent chacun de leur côté en faisant des signes de la main.

Le colonel Mailloux, chef du deuxième bureau de France, était en grande conversation avec deux personnages.

Ces deux personnages, nous les connaissons bien.

Ce sont T-4, l'espionne française, Gisèle Tubœuf, la jeune fille qu'IXE-13 considère comme sa fiancée, et l'autre, nul autre que le colosse Marius Lamouche.

Après leurs derniers exploits en Allemagne en compagnie d'IXE-13 (*Un piège*), nos deux amis avaient été obligés de changer quelque peu de physionomie.

Gisèle s'était déguisée en garçon et quiconque ne la connaissait pas l'aurait prise pour un homme.

Marius discutait vigoureusement avec le colonel.

– Voilà deux jours qu'IXE-13 a quitté la France et nous n'en entendons plus parler.

– Mais je vous ai dit qu'on l'enverrait en mission spéciale en Italie.

– Il ne peut pas nous laisser comme ça, peuchère. J'ai toujours travaillé en sa compagnie.

– Gisèle prit la parole.

– Mon colonel, j'ai une grande faveur à vous demander.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Envoyez-nous en Italie rejoindre IXE-13.

– Je regrette, mais les ordres...

– Mon colonel, dit Marius, vous ne pouvez nous refuser ça. Moi, je ne suis pas un membre du Service Secret, mais bien un ami d'IXE-13. Si vous refusez, bonne mère, je me rendrai à pied en Italie.

Le colonel sourit :

– Brave gars, dit-il. Tu ne veux pas laisser ton patron ?

– Peuchère non !

Le colonel cherchait une objection.

– Vous ne savez pas l'Italien, dit-il tout à coup.

– C’est vrai, avoua Marius, mais peuchère, nous savons l’allemand, et vous savez comme moi que, depuis l’avance de nos troupes en Italie, les Allemands ont dépêché de nombreuses troupes de ce côté.

Le colonel était vraiment embêté.

– Eh bien, voici ce que je vais faire. Mais n’en parlez à personne. Un bateau de troupes part aujourd’hui pour l’Italie.

– Hourra !

– Je vais m’arranger pour vous y faire monter. Mais ensuite, vous vous arrangerez !

– Merci, merci, mon colonel, fit Gisèle d’une voix émouvante.

– Vous n’avez pas à me remercier. Je vous envoie peut-être à votre mort.

– Ça ne fait rien, fit Marius. D’abord que nous retrouverons le patron, c’est le principal.

Et c’est pour cette raison que les deux Français se retrouvaient en Italie peu de temps après.

Aveugles dans leur dévouement, fiers du rôle qu’ils avaient à remplir dans le sillage d’IXE-13, ils allaient au devant du péril, le sourire aux lèvres, le cœur tranquille.

Au débarquement, ils avaient quitté le reste de l’armée et se dirigeaient le plus tôt possible vers les lignes ennemies.

Un peu avant le but de leur voyage, ils furent arrêtés par les gardes civils qui avaient tendu une chaîne en travers de la route.

Ils ne parlaient pas l’italien, nos deux espions, mais ils surent quand même s’expliquer car les Italiens parlaient un peu le français.

Marius montra son laissez-passer du Ministère.

Durant leur voyage, la même scène se reproduisit trois fois.

Tout à coup, dans la nuit, ils aperçurent les lumières de l’avant-poste.

– C’est là.

Ils s’avancent lentement, sûrs de rencontrer une sentinelle.

Tout à coup, une voix s'élève, en français :

– Qui va là ?

– Service Spécial, dit Marius.

– Le mot ?

Marius ne savait pas le mot de passe.

Il répondit :

– C'est moi, voyons, ne fais pas le pétard.

En disant cela, Marius donnait une petite poussée vers la gauche.

– Va par là, j'irai à droite. Nous rencontrerons certainement le patron quelque part. Sinon, reviens ici dans quelques heures.

Gisèle fila pendant que Marius s'approchait du garde.

– Tu ne sais pas le mot de passe ?

– Je suis Français.

Il montra sa carte de service.

– Très bien.

– Je suis à la recherche d'un ami en mission. En mission chez l'ennemi. Il a dû quitter votre camp tout à l'heure.

– Je sais que deux hommes sont partis en mission spéciale. Ils étaient ici il y a quelques heures. Un est parti vers la gauche et l'autre à droite.

Marius se félicita d'avoir envoyé Gisèle à gauche.

– Alors, je vous quitte, garde, et je vais à la rescousse de l'un d'eux.

Et sans plus tarder, il se dirigea vivement vers la droite.

III

IXE-13 n'avait pas marché longtemps du côté gauche.

En chemin, il avait rencontré une patrouille canadienne qui ramenait un blessé allemand.

L'espion canadien était revenu avec eux en arrière.

Quelle ne fut pas la surprise d'IXE-13 de rencontrer en route, son amie Gisèle Tubœuf.

– Toi ! Gisèle ?... Comment se fait-il ?

– Je ne pouvais te laisser tout seul.

– Mais... je ne comprends pas.

Vivement, Gisèle le mit au courant de la démarche qu'elle avait faite auprès du colonel Mailloux.

– Mais où est Marius ?

– À ta recherche.

– À ma recherche ?

– Oui, du côté droit.

IXE-13 sourit.

Il connaissait Marius. Il savait que le colosse ne reculerait devant rien et qu'ainsi son ami O-32 pourrait être protégé en cas de danger.

– Maintenant, nous n'avons pas de temps à perdre.

IXE-13 enleva l'habit du blessé allemand et s'en revêtit.

IXE-13 étudia une dernière fois la carte.

Il remit à Gisèle les microphones et tout le petit attirail dont est muni un espion.

Ils prirent congé du sergent après avoir convenu avec lui du signal pour pouvoir entrer sans encombre, une fois leur mission terminée.

– Alors en route, dit IXE-13 en se tournant vers sa compagne.

Ils avancèrent avec précaution, laissant à leur gauche le dernier petit poste canadien que le sous-officier, obligeant, était allé prévenir.

À peine eurent-ils fait une centaine de pieds, que IXE-13 donna à Gisèle ses ultimes recommandations.

L'espion canadien reprit son appareil microphonique, puis après s'être serré la main, ils se séparèrent.

IXE-13 s'enfonça à travers les champs, pendant que T-4 se glissait dans le fossé d'un chemin creux.

Ils avançaient... lentement.

Tantôt rampant, tantôt courbés, la poitrine haletante, l'oreille tendue.

Tandis que Gisèle passait sans encombre la ligne allemande de veilleurs, IXE-13 dut faire un long détour pour éviter un fonctionnaire allemand dont la carabine étincelait sous les rayons de lune.

Les deux vaillants agents étaient chez l'ennemi.

Gisèle marchait toujours.

Elle avait, une fois la ligne extrême franchie, redressé sa taille et se promenait le plus naturellement du monde.

– Si je suis arrêtée, songeait-elle, je prétexterai que je me suis égarée.

Toutefois, elle tâchait de ne pas commettre d'imprudence et veillait à ne point rencontrer d'ennemis.

La chance la favorisa.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis son départ des avant-postes qu'elle arrivait en vue d'une petite gare aux alentours de laquelle se dressaient les quartiers ennemis.

À partir de cet instant, elle prit encore plus de précautions.

Elle prit la décision de contourner, par la gauche, ce point important que les ennemis devaient surveiller.

C’est grâce à cette habile manœuvre qu’elle ne tomba pas sur les pionniers qui creusaient des sapes en avant de la gare.

Elle utilisait tous les abris naturels qu’elle rencontrait.

Sa marche était ralentie par le fait que la lune était rarement obscurcie par de légers nuages.

À certains moments, l’atmosphère était tellement claire que l’intrépide espionne devait s’abriter contre les regards indiscrets.

Peu à peu, elle approchait de la voie ferrée qu’elle atteignit enfin.

Elle se mit à longer le chemin de fer en s’abritant dans l’ombre de la haie qui bordait la ligne.

Elle arriva sans encombre à une trentaine de pieds de la maisonnette du garde-barrière.

Mais il y avait une sentinelle tout près qui semblait avoir aperçu l’agent secret.

La sentinelle s’avança vers elle.

Gisèle allait-elle être découverte ?

IXE-13 avait fait un long détour par la gauche. Mais il marchait beaucoup plus vite que l’espionne. Aussi, malgré ce détour, il arriva avant elle en vue de la petite gare.

Il s’approcha lui aussi de la maison du garde-barrière.

Il vit la sentinelle.

Mais IXE-13 ne perdit pas son sang-froid.

Il sortit son couteau de sa poche et se jeta dans le fossé.

Puis il poussa un petit cri en allemand.

– Au secours !

La sentinelle s’avança.

IXE-13 ne perdit pas de temps. Il la saisit par les pieds, la fit basculer et lui enfonça son couteau dans le dos.

La sentinelle tomba sans pousser un cri.

IXE-13 la poussa dans le fossé et se saisit de la carabine.

Puis carrément, il s'avança vers la maison du garde-barrière.

Il y avait une fenêtre.

Il jeta un coup d'œil.

– La salle du conseil.

En effet, plusieurs chaises étaient installées. Un homme, dans un coin, semblait dormir.

Il était seul.

IXE-13 frappa du doigt dans la fenêtre.

L'Allemand ne bougea pas.

Alors IXE-13 poussa la fenêtre.

Puis il glissa son microphone à l'intérieur de la pièce. Le petit appareil tomba derrière la table. Il était invisible à la vue des ennemis.

Alors, IXE-13 referma doucement la fenêtre et déroula son fil qu'il installa tout près de la petite cabane où la sentinelle devait monter la garde.

Puis, il prit sa faction comme s'il était la véritable sentinelle.

Tout à coup, il vit apparaître une ombre.

Il marcha résolument vers elle.

– Gisèle !

– IXE-13 !

L'espion canadien venait de reconnaître sa comparse.

Gisèle s'approcha et aperçut une ombre dans le fossé.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– L'autre.

– L'autre ?

– Mon prédécesseur.

IXE-13 lui expliqua ce qu'il avait fait.

– Alors les microphones...

– Sont posés. Il semble bien qu'il va y avoir conférence tout à l'heure.

– Qu'allons-nous faire ? demanda Gisèle.

– Tu vas demeurer cachée, ici, et écouter ce qui se passera dans la grande salle.

– Bien.

– Moi, je continue de monter la garde.

Et IXE-13 se remit en marche, pendant que la jeune fille se mettait les écouteurs sur les oreilles afin de suivre la conversation des Nazis.

Apprendront-ils quelque chose d'intéressant ? Ne risquent-ils pas de se faire découvrir ?

IV

Dans le camp allemand, c'est la débandade.

Ils ne s'attendaient pas à une attaque si soudaine des Alliés.

Ils ont pu résister à la première attaque, mais résisteront-ils à une seconde ?

Non, ils en sont certains.

Dans tous les rangs de la hiérarchie, les gradés, des officiers supérieurs au simple caporal, tentent de se remonter mutuellement le moral.

La maison du garde-barrière a été transformée en quartier général.

Là se sont assemblés tous ceux à qui incombent la responsabilité de la défaite.

D'accord avec l'État-major, c'est par le télégraphe et le téléphone que les ordres du commandement suprême leur seront transmis.

Tous les officiers groupés attendent fébrilement.

Non seulement ils sont furieux de n'avoir pas réussi à chasser les armées canadiennes, mais, de plus, ils redoutent pour le lendemain, une nouvelle attaque.

Aussi discutent-ils âprement sur les moyens à employer pour briser l'offensive qu'ils sentent imminente.

Quelle heure est-il ?

Minuit ?

Minuit et demie ?

L'officier de liaison, déjà parti plusieurs fois aux nouvelles, entre à nouveau, désolé.

Aucun message de l'État-major.

L'énervement s'empare de chaque officier.

– Le général nous lâche, se lamente le capitaine Blumfeld... qu'allons-nous devenir ?

– Les ordres ne tarderont pas à arriver, hasarda le colonel Von Fritzkoken.

– Dans tous les cas, fit un autre officier, nous devrons faire tout notre devoir.

Un murmure accueillit ces paroles.

– Quel devoir ?

– Quel est notre devoir ?

– Que devons-nous faire ?

– Le général nous abandonne.

– Nous faire tuer, reprend la voix, voilà notre devoir.

Un long silence plane sur l'assemblée.

Un silence de mort.

L'officier de liaison sort une fois de plus, il va aux nouvelles.

Les minutes succèdent aux minutes.

Rien ne vient.

Un officier, plus courageux que les autres, tire sa montre. Tous attendaient ce geste, mais nul n'osait le faire.

– Une heure et demie ! murmure l'officier.

– Si nous n'avons pas reçu d'ordre à deux heures, dit le colonel, nous irons nous reposer.

Se reposer !

Chacun fait un retour en arrière.

Jusqu'ici la guerre allait bien pour les Allemands, mais voilà que soudain les Alliés ont réussi à descendre en Italie.

Et depuis ce temps, ils avancent..., avancent... plus moyen de les arrêter.

Le colonel s'est levé. Il s'approche de la fenêtre. Il regarde au dehors.

À quelques pas de lui, au dehors, la sentinelle monte toujours la garde.

Soudain, il aperçoit l'officier de liaison qui revient à la course.

– Aurait-il de bonnes nouvelles, songe le colonel.

L'officier de liaison ouvre la porte et entre.

Tous les regards se tournent vers lui.

Il a la figure radieuse.

– Un train est signalé, dit-il. L'État-major fait dire qu'il envoie des ordres par un agent de liaison qui devrait arriver bientôt.

Un « Ha » indique le soulagement des poitrines.

Les cœurs se remettent à battre.

On s'occupe d'eux.

Leur chef d'armée ne les oublie pas.

Gisèle se lève d'un bond et fait signe à IXE-13 de s'approcher.

Elle a tout entendu.

Elle n'a pas perdu un mot de la conversation.

– Un train... un messager.

IXE-13 met la main dans sa poche et sort un épais portefeuille bourré de paperasses.

Il sort une feuille du portefeuille, l'examine et la glisse dans sa poche.

– Le voilà le messager, dit-il à Gisèle.

– Toi ?

– Parfaitement.

– Et moi ?

– Occupe-toi du train.

La jeune fille comprit.

– Tu as tout ce qu'il faut ?

– Oui.

Elle s’éloigne en courant.

IXE-13 lui fait signe de revenir.

– Quand ta mission sera terminée, retourne le plus tôt possible en arrière. Ne t’occupe pas de moi. Pour le cas où je serais en retard, préviens l’État-major qu’il peut sans crainte déclencher une attaque. Le plus vite sera le mieux.

Gisèle fait signe qu’elle a compris.

Au loin, on entend le grondement du train qui approche.

Gisèle court... court...

Enfin, elle arrive à la rail.

Elle jette un petit paquet sur la voie ferrée puis se sauve et va se cacher dans un fossé.

Le colonel jette des ordres.

– Capitaine ?

– Oui, colonel.

– Faites rassembler les sergents et caporaux de garde. Ils seront chargés de recevoir les hommes, si c’est un train de troupe qui arrive. Les soldats de renfort seront rassemblés dans la prairie, là, derrière la gare.

Tous l’écoutent attentivement.

– Si c’est un train de munitions, reprend le colonel, ils devront rapidement décharger les wagons.

– Entendu colonel.

L’officier de liaison sort pour transmettre aux intéressés l’ordre du colonel.

Les officiers fument maintenant la pipe, la cigarette, le cigare.

Ils sont tout à fait délivrés de leur angoisse.

Ils plaisantent (pas toujours très spirituellement, mais ils plaisantent).

– Du silence messieurs, dit un officier.

Chacun prête l’oreille.

On entend au loin un sourd grondement.

Le lieutenant qui vient d’attirer l’attention de ses collègues ouvre la fenêtre qui donne sur la voie.

Les rails frémissent. Plus de doute : C’est le train annoncé.

– Hurrah !

Un officier, cédant à une impulsion irraisonnée, débouche son bidon et boit une large lampée de vin de France qu’il a dû trouver un jour précédent, dans une cave abandonnée.

– Hurrah !

Soudain un fracas épouvantable ébranle l’air de la nuit.

C’est d’abord une explosion d’une violence inouïe, pareille à tous les tonnerres du ciel qui gronderaient en même temps.

Et puis, pendant plusieurs secondes, des bruits indescriptibles de poutres de fer qui se cassent, de caissons qu’on éventre, de fer blanc qui s’écrase...

Encore une autre explosion, moins forte celle-là, puis un long sifflement.

Comme si elle ne voulait pas assister à cette épouvantable catastrophe, la lune se voile.

Et dans le noir de la nuit, à trois cents pieds à peine de la maison où se trouvent assemblés les officiers, s’allume un immense incendie.

Et puis des gémissements, des hurlements, des appels, des plaintes lugubres s’élancent aux quatre coins de la campagne.

Les officiers affolés ont compris.

– Le train a sauté.

– Il a sauté à peine à trois cents pieds de la gare.

– À trois cents pieds du but !

– Et maintenant il flambe !

– C’était un train de renforts.

– Oui, les hurlements qui déchirent la nuit le prouvent.

L’émotion des officiers est à son comble.

Tout est donc contre eux maintenant ?

Comme des enfants, ils se pressent à la fenêtre pour voir... pour voir...

– Combien un train normal contient-il d’hommes ? interroge, anxieux, un jeune lieutenant ?

– Mille huit cents, laisse tomber un capitaine à la moustache grise.

– Il faut organiser les secours, propose un autre.

Mais le colonel lève le bras, arrêtant leur élan vers la porte.

– Que personne ne bouge d’ici !

– Mais...

– Les ordres de notre grand général Grukerr doivent arriver. Pas de digression.

Les cœurs, qui tout à l’heure, battaient d’espérance, reprennent à désespérer.

Oh ! Que cette nuit est longue... que cette nuit est longue.

V

IXE-13 n’eut aucune difficulté à se faire admettre auprès du colonel.

– Le messager est arrivé !

IXE-13 ne dit pas un mot.

Il remit une feuille au colonel.

– Voilà les ordres du grand général, dit-il. Maintenant, il faut que je retourne immédiatement.

– Très bien, rompez.

IXE-13 sortit sans être autrement inquiété.

Mais au lieu de s’en retourner, il se coucha dans le fossé bordant la gare, saisit le microphone et écouta ce qui se passait à l’intérieur.

Le colonel commandait à ses hommes :

– Messieurs, notre haut général Grukerr enjoint d’opérer une retraite immédiate sur les hauteurs en ne laissant qu’une petite arrière-garde destinée à retarder dans la mesure du possible l’avance de l’ennemi.

Messieurs les officiers, conformez-vous dès maintenant aux ordres de notre très haut général.

Quant à moi, je reste ici jusqu’à la dernière minute. Je recevrai les demandes complémentaires dont vous pourriez avoir besoin. Ordonnez de détruire immédiatement toutes les lignes de télégraphe et de téléphone.

IXE-13 sauta de joie.

Tout s’était passé comme il l’avait prévu.

Le train avait sauté, et il pouvait dès maintenant se réjouir de son travail.

L’espion avait atteint un triple but.

1 – Un train contenant près de 2000 hommes et du matériel était anéanti.

2 – Les travaux de défense étaient suspendus.

3 – Les troupes allemandes allaient se replier en arrière selon les faux ordres du général.

Malheureusement, la mission de l'espion canadien n'était pas terminée.

Il ne pouvait pas quitter le camp ennemi avant de s'être emparé du véritable pli que le courrier du commandant de l'armée allemande devait apporter.

Par où viendrait cet homme de liaison ?

Ne remettrait-il pas le document à un autre que le colonel ?

Et si par hasard, le colonel quittait cette cabane, où pourrait-il le retrouver ?

Le train au loin achevait de brûler.

Le long de la voie, maintenant, les brancardiers passaient sans relâche, porteurs de civières.

Qu'adviendrait-il d'IXE-13 ?

Son plan si bien machiné s'écraserait-il à la dernière minute lorsque le colonel recevrait les véritables ordres du commandant Grukerr ?

Mais qu'était-il advenu de l'agent O-32, l'ami d'IXE-13.

Marius l'avait bientôt rejoint.

En voyant l'uniforme allié de l'homme qui courait de fossé en fossé et d'arbre en arbre, le Marseillais avait compris que c'était un autre espion en mission.

Alors, au lieu de retourner en arrière, Marius Lamouche avait décidé de suivre cet homme et de lui porter secours si c'était nécessaire.

Il aurait bien aimé demeurer avec Gisèle pour rejoindre IXE-13.

Il savait maintenant que « le patron » était parti du côté gauche.

Les deux hommes se suivaient donc, O-32 ne sachant pas qu'un autre agent allié veillait sur lui.

Marius trouvait curieux que l'homme devant lui eut conservé l'uniforme d'officier canadien, mais O-32 avait son idée.

Sans hésiter, il s'était dirigé vers la partie du camp allemand qui se trouvait à droite.

Ce camp séparé de quelques milles seulement de celui commandé par le colonel Von Fritzkoken, avait à sa tête le capitaine Guterbyng.

O-32 était parvenu sans encombre aux approches du camp.

Mais lorsque les premières sentinelles l'aperçurent, ce fut un cri général.

– Un Anglais !

En un tour de main, malgré ses protestations, O-32 fut entraîné à l'intérieur de la cour, protégée par une haute grille épaisse.

Marius, qui l'avait suivi jusque là, réfléchit :

– Il a trouvé un moyen pour pénétrer à l'intérieur du camp, il faut que je l'imite.

Sans se décourager, le brave Marseillais contourna la cour.

Soudain il aperçut un arbre dont les branches étaient très basses.

Sans hésiter, Marius se saisit d'une branche et monta dans l'arbre. De là, il sauta sur le dessus de la clôture.

Il faisait nuit noire. Personne ne l'avait vu. Marius examina l'intérieur de la cour avant de sauter. Soudain, il entendit un bruit de pas. Une sentinelle s'avançait, le fusil à la main.

C'était la sentinelle de garde qui opérait son tour de faction.

Elle allait passer juste au dessous de Marius. Ce dernier n'hésita pas ; comme le soldat passait sous lui, il prit son élan et lui sauta sur les épaules.

La pesanteur du colosse écrasa immédiatement le pauvre diable qui tomba sans avoir eu le temps de dire un mot.

– Que faire maintenant ? se dit Marius.

Mais son hésitation fut de courte durée.

Il savait qu’il ne pourrait aider l’espion canadien, s’il demeurait vêtu de ses habits civils.

Alors il ne perdit pas de temps.

Il traîna l’Allemand jusqu’au fossé.

Là, il le déshabilla et passa le costume du garde.

– Comme ça, ce sera mieux.

En effet, il pourrait aller où bon lui semblerait.

Il trouva, dans une des poches de l’habit, le portefeuille du boche.

Il l’ouvrit en vitesse et lut la carte d’identité. Robert Buchtab, né à Mulhouse, le 16 octobre 1919.

Donc, il avait 25 ans.

C’était à peu près l’âge de Marius.

Marius ne perdit pas de temps.

Il regarda autour de lui.

Là-bas, tout près de la porte du fort, il aperçut celui qu’il pensait être un espion qui discutait vigoureusement avec les gardes allemandes.

Les Allemands s’étaient emparés de lui et poussaient des cris :

– À mort ! À mort !

Marius voulut protéger O-32. Pour cela, il s’avança en vitesse et se mêla aux soldats qui injuriaient l’espion.

Il savait qu’il ne devait intervenir dans la mission d’un agent secret, qu’à la toute dernière minute.

Pour le moment, il n’y avait pas de danger immédiat.

Toutefois, il résolut de ne pas quitter O-32 d’une semelle.

Alors, il se mit à hurler plus fort que les autres, et saisissant à son tour le bras de l’agent secret, il contribua, dans une large mesure, à le mener devant le conseil des officiers nazis et italiens.

Marius se réjouissait en lui-même de ce que O-32 ne le connaissait pas.

Il n’avait donc pas à craindre que l’espion sur qui tous les regards étaient braqués, put trahir, même involontairement, en cas d’extrême danger, leur complicité.

Le colosse pouvait donc en toute sécurité aider O-32 à accomplir sa mission.

Il se demandait quel rôle voulait jouer l’espion ;

Il ne le connaissait pas. Il ne l’avait jamais vu. Seule une légère description que lui avait fait un sergent de l’avant-poste canadien, lui permettait de savoir qu’il était en présence de O-32.

– Je pars à la recherche d’IXE-13, et je trouve O-32.

Marius ne le laissait pas d’un pouce.

Il se tenait à la gauche d’O-32.

Un soldat allemand se tenait à sa droite.

L’espion, ainsi encadré, tâchait de rassembler ses esprits pour répondre le plus vraisemblablement possible, aux questions que ne manquerait pas de lui poser le commandement Guterbyng.

Une angoisse l’envahissait cependant.

La rapidité de l’incident ne lui avait pas permis de se débarrasser de la petite trousse que tout bon agent secret doit porter sur lui.

Cette petite trousse contenait des explosifs, un microphone minuscule, une fine pince d’acier, des faux documents préparés à l’avance en un mot, tout le nécessaire pour faire face à toute éventualité au cours de la mission entreprise.

Or, O-32 était dans une situation telle, qu’il pouvait à chaque instant craindre d’être fouillé.

Si les ennemis trouvaient dans sa poche, ce choix de faux documents, aucun doute ne serait plus permis à ce sujet, il serait fusillé séance tenante.

Certes, la mort ne lui faisait pas peur.

Mais sa vie même ne lui appartenait plus : elle appartenait au pays.

O-32 était dans une véritable angoisse, cependant, il n'en laissa rien paraître.

Marius et l'autre garde allemand l'entraînèrent jusque devant le commandant.

Ce dernier regarda attentivement cet homme en costume d'officier des armées alliées.

Puis, il se leva.

– Votre nom.

– Karl Halbritter, répondit O-32.

– Votre âge ?

– 28 ans.

– Où êtes-vous né ;

– À Dresde.

Le commandant se raidit :

Il devint rouge de colère.

– Ainsi vous êtes Allemand ?

– Oui.

– Je croyais avoir affaire à un espion allié, mais c'est pire.

– Je ne comprends pas.

– Vous êtes un traître !

O-32 bondit sous l'outrage.

– Monsieur le commandant, je ne suis pas un traître, pas plus que je suis officier des ennemis.

– Comment ?

– Je rentre de mission pour le service secret allemand, et j'ai dû pénétrer chez nos ennemis, tuer un officier canadien et m'emparer de son costume. L'uniforme me permettait de mieux accomplir les désirs du führer. Heil Hitler !

Tous les officiers se levèrent.

– Heil Hitler ! répondirent-il en chœur.

Puis ils se rassirent.

Le commandant reprit :

– Donc, vous dites appartenir au service secret allemand ?

– Oui, répondit O-32, et la preuve, la voici.

Il sortit de son portefeuille une carte du service secret allemand, puis, il montra dans son portefeuille, un portrait du führer !

– Croyez-vous que si j’étais un allié, je conserverais sur moi le portrait de notre führer ; Heil Hitler !

De nouveau tous les officiers se levèrent d’un bond et levèrent le bras :

– Heil Hitler !

Ils se rassirent lentement.

Marius ne pouvait réprimer un sourire :

– C’est un as ! Il est en train de tous les posséder.

Le document qu’ils avaient sous les yeux était-il authentique ou apocryphe ;

L’espion sentit cet état d’âme.

Aussi résolut-il de consolider sur le champ, le net avantage qu’il venait de marquer.

– Voici messieurs, dit-il, le faux livret canadien au nom du lieutenant Jacques Cloutier qui m’a servi à accomplir ma mission.

Je dois vous dire en plus, messieurs, que je rapporte ici, des renseignements d’une importance capitale et que mon devoir était d’en aviser au plus tôt le commandant Guterbyng.

Les officiers regardaient l’espion et cherchaient à lire derrière sa pensée.

Mais O-32 ne leur laissait pas le temps, il continuait :

– Je ne suis pas un traître et l’uniforme que je porte ne prouve absolument rien.

Il se pencha vers eux.

Il était de plus en plus éloquent.

– Écoutez bien, si un espion des alliés cherchait à pénétrer nos secrets, n’agirait-il pas comme je l’ai fait moi-même ? Ne revêtirait-il pas la marque distinctive de la grande armée de notre führer ! Heil Hitler !

Les officiers bondirent sur leurs pieds, levèrent leur bras :

– Heil Hitler !

Puis, ils retombèrent lourdement dans leur fauteuil.

Pour frapper encore plus profondément l’esprit de ses auditeurs, l’espion ajouta :

– Ce soldat qui est à ma droite, et celui qui est à ma gauche auraient bien plus que moi, droit à vos soupçons !

Marius tressaillit :

– L’idiot, il va me faire pincer, bonne mère !

Mais les officiers allemands ne bronchèrent pas.

Soudain, un capitane se pencha vers le commandant et lui dit quelques mots à l’oreille.

– So ! (parfaitement), acquiesça le commandant !

Puis aux soldats qui encadraient l’espion, il ordonna :

– Qu’on fouille cet homme !

– Je suis perdu, pensa O-32 ! Mais ils ne me tiennent pas encore.

Et avant que personne ait eu le temps de s’interposer, d’un bond, il gagna la porte. Pas assez vite cependant. Marius avait fait deux pas en arrière.

Étendant la main, il avait pu happer le poignet de l’agent secret.

– Tu essayais de te sauver ?

– Du tout, je reculais un peu pour vous donner la chance de mieux me fouiller, répondit impertinemment O-32.

– En tout cas, c’est pas la peine d’essayer de te sauver. Je suis plus fort que toi, et tu ne pourras pas t’échapper tant que je serai là.

Le colosse était vraiment drôle à voir.

D’abord, son habit était un peu trop petit pour lui et son air naïf ajoutait du comique à cette scène.

Malgré le tragique de la situation, une hilarité générale s’empara des officiers.

Marius lui-même s’associa aux rires, sans toutefois se douter qu’il en était la cause.

Tandis que ce dernier continuait à maintenir l’espion, l’autre soldat allemand le fouillait.

Au fur et à mesure qu’il trouvait des objets, il les déposait sur la table, en face du commandant.

Chose étrange, il ne trouva pas la fameuse trousse ni les faux documents qu’O-32 avait placés lui-même dans la poche gauche de sa capote.

Le plus surpris de tous fut sans contredit l’agent secret lui-même.

– Comment se fait-il, se demandait-il... par quel miracle...

C’était tout simplement parce que Marius l’avait pris.

Tandis qu’il conduisait son collègue devant le commandant, le Marseillais avait pensé que, peut-être, les choses pourraient mal tourner.

Alors, à tout hasard, profitant du brouhaha général, il avait plongé sa main dans la poche qui se trouvait la plus près de lui.

Il avait vite reconnu au toucher, le nécessaire dont il possédait lui aussi un exemplaire.

Il avait donc mis la trousse de l’agent en sécurité dans sa propre poche, quitte à la lui rendre plus tard.

Le commandant examina attentivement les objets trouvés sur l’espion.

Au bout de quelques secondes, il dit :

– Vous pouvez les reprendre.

O-32 respira mieux.

Il les remercia en leur faisant un salut :

– Merci messieurs les officiers.

Il allait se retirer, lorsque le commandant du camp le rappela :

– Vous prétendiez tout à l'heure avoir des renseignements de la plus haute importance à me communiquer.

O-32 revint :

– Oui monsieur le commandant.

– Qu'est-ce donc ?

– Les Canadiens viennent de recevoir du renfort.

– Combien ?

– Des milliers d'hommes, mais je ne puis préciser. Mais je suis persuadé que nos troupes ne pourront pas supporter le choc.

– Teufel ! (diable).

O-32 continua :

– Je me permets donc, monsieur le commandant, d'attirer votre attention sur l'avantage qu'il y aurait à profiter des quelques heures de répit que vous avez pour opérer un léger recul qui prendrait certainement nos ennemis au dépourvu. Vous pourriez rejoindre le gros des forces et là, mieux leur résister.

Comme on peut se rendre compte, O-32, tout comme IXE-13, cherchait à décourager les Allemands et les engageait à reculer.

Le commandant se grattait la tête, grand signe d'inquiétude pour lui.

Il se tourna vers ses collègues.

Il leur demanda à voix basse :

– Que pensez-vous de cela, messieurs ?

– C'est peut-être vrai, dit l'un.

– Ne pourrions-nous pas prendre l'avis du colonel Von Fritzkoken ? émit un autre.

– Parfait, répondit le commandant.

Celui-ci, obéissant immédiatement aux ordres de son commandant, sortit.

– Soldat Halbritter, reprit le commandant, racontez-nous donc comment vous avez pu surprendre ces détails sans être inquiété des Canadiens.

– Très bien, commandant.

O-32 leur fit alors un récit imaginaire rempli de péripéties de toutes sortes.

Marius ne pouvait s'empêcher de sourire en écoutant l'espion.

– Il ferait un bon acteur, se dit-il... Quel beau menteur... et quel toupet... peuchère de peuchère.

L'officier qui était allé au téléphone pour prévenir le colonel entra.

Tous les yeux se tournèrent vers lui.

– Eh bien, demanda le commandant.

– Mon commandant, l'État-major fait dire que des ordres de notre très haut général Grukerr viennent de lui parvenir. Le général ordonne un recul immédiat de quelques milles. J'ai d'ailleurs noté les détails de cette retraite stratégique, les voici.

L'officier tendit au commandant une feuille dont celui-ci s'empara d'un geste fébrile.

O-32 ne comprenait plus rien.

Comment se faisait-il que le grand général commandait la retraite.

Tout à coup il songea :

– IXE-13, ce doit être lui !... Il a réussi un vrai coup de maître si c'est vrai.

Alors, O-32 jugea le moment propice de s'esquiver.

Il demanda au commandant :

– Puis-je partir maintenant ?

Le commandant interrogea les autres officiers du regard.

Puis il prit une décision.

Il se tourna du côté de Marius :

– Soldat ?

Marius se mit au garde à vous.

– Commandant ?

– Prenez deux autres soldats avec vous. Vous mènerez le soldat Halbritter au colonel Von Fritzkoken. Il est dans le moment, campé tout près de la gare.

– Entendu, commandant.

– Vous remettrez au colonel, un billet de ma part.

Le commandant retourna à son bureau et écrivit quelques mots sur une feuille.

Puis, il glissa la feuille dans une enveloppe et la remit à Marius.

– Voilà !

– Merci.

– Vous considérerez le soldat Halbritter comme un prisonnier. Vous m'en répondez, soldat... soldat... Votre nom ?

– Buchtab !

– Alors, vous m'en répondez, soldat Buchtalb ?

– Sur ma tête, sur celle de ma femme et celles de mes enfants.

Tous les officiers se mirent à rire. Marius aussi.

– Ha, ha, s'ils savaient qui je suis, et que je ne suis pas marié.

Le colonel se tourna du côté de O-32.

– Monsieur, je crois vraiment que vous êtes le soldat Halbritter. Je ne doute pas de vous. Mais il est de mon devoir de prendre certaines précautions. Il faut absolument que vous voyiez le colonel.

– Je comprends mon commandant.

Cependant O-32 se sentait réellement mal à l'aise.

Le Colonel Von Fritzkoken devait savoir qu'aucun espion allemand était parti en mission du côté des lignes des camps canadiens.

Le commandant continuait :

– Nous savons que vous êtes courageux et nous admirons des hommes qui savent se défendre. N'est-ce pas messieurs ?

– Oui, monsieur le commandant, répondirent en chœur les officiers.

– Maintenant, monsieur, qui que vous soyez, vous appartenez à la discrétion du colonel Von Fritzkoken. Allez !

Marius prit brutalement son prisonnier par le bras et sortit.

Qu'arrivera-t-il ?

Marius réussira-t-il à tirer O-32 de ce mauvais pas ?

VI

– Alors vous êtes prêts ?

– Oui, répondirent les deux gardes que Marius avaient choisis.

– Alors venez !

Les deux gardes encadrèrent le prisonnier et prirent les devants.

Marius fermait la marche en marquant le pas.

– Ein zwei, Ein zwei ! Ein zwei ! (un deux).

En vérité, l'agent O-32 n'a pas encore bien compris par quel mystérieux hasard tout ce qu'il portait sur lui de compromettant avait disparu.

Il est encore complètement perplexe.

Et que signifie cette promenade nocturne ?

– Ils ont dû trouver ma trousse et mes documents, songe O-32. Mais par quelle manœuvre et dans quelles circonstances ?

– Ein zwei ! Ein zwei ! Ein zwei !

Curieuse et désagréable affaire... désagréable surtout.

Il est impossible que cette marche se continue ainsi.

Mais pour l'instant, il n'a pas le choix.

Il doit se montrer soumis et docile pour ne pas faire naître les soupçons dans l'esprit de son escorte.

– Mais il faut à tout prix que je parvienne à leur fausser compagnie.

Il n'a recueilli que fort peu de renseignements dans le secteur qu'il se doit de surveiller.

S'il n'avait comme adversaires que ces deux pauvres bougres qui l'encadrent ce serait chose facile de se débarrasser d'eux.

– Mais il y a ce colosse à l’arrière. Il a l’air enragé et il a une poigne irrésistible.

– Comment faire.

La marche se poursuit.

– Ein zwei ! Ein zwei !

Le groupe croise des compagnies d’infanterie surgies on ne sait d’où et qui se dirigent vers le nord.

O-32 rage !

– Si je pouvais m’échapper !

Malgré son calme apparent, malgré sa soumission feinte, l’espion est à bout de nerfs.

Son sang lui monte fiévreusement à la tête.

– Il faut que je me sauve ! Il le faut absolument.

Il va tout d’abord se débarrasser du soldat de gauche et du soldat de droite, sans s’occuper du troisième, le colosse.

Une fois que les deux soldats qui l’entourent seront hors de combat il filera à toute vitesse vers les lignes canadiennes.

L’homme qu’il redoute est peut-être fort, mais il est lourd et certainement moins agile que lui.

Seulement... il a un fusil et l’espion n’a pas d’armes.

Le colosse tirera probablement.

– Ce doit être une grosse brute bornée que ce soldat. Il n’hésitera pas, il tirera.

Mais O-32 n’a pas le choix.

Il doit agir et en vitesse.

Il est prêt à faire le sacrifice de sa vie.

Sa décision est prise.

L’espion accélère le pas pour tâcher de s’éloigner du troisième garde.

Soudain le prisonnier s’élance.

Un poing à droite, un pied à gauche.

L’homme de droite s’écroule frappé à la mâchoire, celui de gauche se tord sur le sol tenant à deux mains son ventre meurtri.

L’agent s’apprête à bondir.

Il éprouve cette sensation nerveuse, angoissant d’une balle qui doit le frapper et qui ne vient pas.

Soudain, comme il vient pour s’élancer, il se sent cloué sur place.

Il est pris comme dans un étau.

Deux bras le serrent de toutes leurs forces. Il ne peut remuer.

– Sale boche ! Ne vas-tu pas me lâcher !

Mais tout à coup, il reste muet de surprise.

Une grosse voix vient de lui murmurer à l’oreille.

– Comment, vous voulez partir sans emporter votre trousse et vos documents, pourtant, je suis certain qu’ils pourraient encore vous être utiles.

Mais ce qui surprend le plus O-32, c’est que cette phrase a été prononcée en français.

– Quoi ?... Qu’est-ce que tu dis ?...

– Je dis que j’ai sur moi des papiers et un objet que je dois vous remettre avant que vous partiez.

L’espion est abasourdi.

Il ne comprend absolument rien.

Il se retourne et regarde attentivement le garde allemand.

– Qui es-tu ?

– Marius !

– Marius !

– Oui, Marius Lamouche, un aide de l’agent IXE-13.

– Quoi ?

L’espion respire mieux.

Tout devient clair maintenant pour lui.

C’est donc cet homme qu’il prenait pour une brute qui l’avait sauvé.

– Un ami d’IXE-13, répète-t-il.

– Parfaitement.

– C’est lui qui t’a envoyé auprès de moi.

– Du tout.

– Alors je ne comprends plus.

En quelques mots, Marius le mit au courant de la décision qu’ils avaient prise lui et Gisèle Tubœuf, l’agent T-4.

– J’allais justement vous débarrasser de ces deux bandits lorsque vous l’avez fait vous-même.

– Brave Marius.

– Pas si brave que vous...

– O-32. Un confrère de ton ami IXE-13.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Je ne suis pas si brave que vous, observa Marius. Je vous ai admiré au moment où vous avez raconté aux Allemands vos exploits dans les camps canadiens.

Puis, il ajouta en souriant :

– Vous faisiez une drôle de tête lorsque le commandant ordonna de vous fouiller.

– C’est vrai, avoua O-32. Je me croyais perdu. J’avoue que je ne m’expliquais pas la disparition de mes affaires.

– Vous ne pensiez pas qu’elles étaient si près de vous.

– Certes non.

Tout à coup, Marius saisit l’espion à bras le corps et le jeta de côté en criant :

– Attention !

Un coup de feu retentit.

Une balle passa en sifflant à quelques pouces seulement de la tête d’O-32.

L’un des deux soldats a réussi à se lever, et a tiré un coup sur eux.

Mais il n’a pas le temps de renouveler son geste.

D’un bond, Marius se précipite sur lui, le fusil en main.

La crosse haute, il frappe.

L’autre retombe, définitivement cette fois.

Marius jette un coup d’œil sur l’autre soldat.

Frappé en plein ventre, il ne peut encore remuer et semble étouffé.

– Nous serions mieux de ne plus rester ici, proposa Marius.

– C’est mon avis.

– Alors, que faisons-nous ?

O-32 réfléchit.

Marius proposa :

– Vous devez certainement avoir des renseignements pour entrer.

– Quelle heure est-il ?

O-32 tira sa montre et regarda.

Puis, levant la tête.

– Il est encore de bonne heure.

– Que voulez-vous faire ;

– Nous avons le temps de passer par la gare. Ça ne nous fera pas un grand détour. On y apprendra peut-être des choses intéressantes. Il se peut aussi que nous y rencontrions IXE-13 et qu’il ait besoin de nous.

En entendant le nom d’IXE-13, Marius bondit :

– Je suis prêt à vous suivre.

– Et puis, ajouta O-32, tu sauveras ta tête, celle de ta femme et celles de tes enfants.

Marius le regarda surpris :

– Comment cela ?

– Ne t’es-tu pas engagé sur toutes ces têtes à me conduire jusqu’à la gare ?

Le colosse posa la main sur son front.

– Peuchère de bonne mère, j’allais oublier cela !

O-32 toujours riant, tendit ses deux poignets au Marseillais.

– Soldat Buchtab, je suis votre prisonnier. Faites votre devoir.

VII

O-32 et Marius marchaient comme tout à l’heure.

Marius, toujours en costume allemand, semblait conduire son prisonnier vers un lieu inconnu.

Ils rencontrèrent plusieurs patrouilles d’infanterie.

Un sergent osa même demander au colosse :

– C’est un prisonnier ?

– Ya !

– Où le menez-vous ?

– Au colonel !

– Un Anglais ?

– Un Canadien. Un sans peur. Il a tué deux de mes hommes. Mais moi, il ne m’échappera pas.

– Vous n’avez pas besoin d’hommes ? lui proposa le sergent.

– Non ! Je saurai le conduire seul. D’ailleurs, nous arrivons.

C’était vrai !

Comme ils venaient du Nord, ils longeaient la voie ferrée.

Soudain ils aperçurent le train qui avait sauté.

– Regarde, dit O-32 à son compagnon !

– Un train !

– Un terrible accident ! Il doit y avoir pas mal de victimes.

– Je vous crois.

Tout à coup Marius s’écria :

– Moi, je suis sûr que c’est du travail au patron ça. Je reconnais sa marque.

– Peut-être bien.

Ils avancèrent encore de quelques pieds.

Déjà les premières lueurs de l'aurore verdissaient le ciel.

Le jour n'allait pas tarder à paraître.

Soudain les deux hommes demeurèrent figés sur place.

Un long cri d'agonie venait de percer les dernières ombres de la nuit défunte.

Le visage de Marius se crispa d'angoisse :

– Si c'était lui !

– Mon Dieu, vite courons.

– C'est ça, peuchère, courons !

Depuis près de deux heures, fidèle au poste, IXE-13 montait la garde.

De temps à autre, il écoutait au microphone.

Rien d'important ne s'était passé.

Dans leur désarroi, les Allemands n'avaient même pas songé à faire la relève des sentinelles.

C'était tant mieux pour lui, car l'espion aurait pu perdre ainsi le bénéfice de sa faction.

IXE-13 était dans les transes.

Gisèle avait-elle réussi à traverser nos lignes ?

Et l'État-major, avait-il pris son rapport en conséquence ?

Notre commandant avait-il eu la possibilité de préparer rapidement une grosse offensive.

Et cet homme de liaison, ce messager qui ne venait pas.

Avait-il été arrêté en route ?

Ou bien aurait-il remis le pli de Grukerr à un autre officier ?

Et le temps qui passait, qui passait si vite.

Chaque minute qui s'écoulait enlevait une chance au succès possible de nos armes.

Soudain, IXE-13 vit apparaître un homme, essoufflé, haletant.

– Hal ! Wer da ! (Halte, qui va là ?) ordonna l'espion en croisant le fusil.

Son cœur battait à tout rompre.

– Service d'État-major.

– Le mot ?

– Berlin !

C'était enfin celui qu'il attendait.

– Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda-t-il.

– Un pli du général, répondit l'Allemand.

– Alors, par ici.

IXE-13 fit passer le courrier devant lui.

Quand il fut parvenu à la hauteur de l'angle de la maisonnette, où déjà dans le fossé, un soldat allemand dormait son dernier sommeil, sans mot dire, IXE-13 lui planta dans le dos sa baïonnette qui lui traversa le corps.

L'homme poussa un hurlement déchirant et tomba à son tour dans le fossé.

IXE-13 ne perdit pas de temps.

Il fouilla immédiatement le mort.

Il avait hâte de savoir ce que contenait ce message du général Grukgerr.

Que pouvait ordonner le général ?

Mais IXE-13 s'empressait trop.

Il ne voyait pas autour de lui.

En entendant le cri déchirant de l'Allemand, le colonel Von Fritzkolken lui-même était sorti de la maisonnette.

Il avait vu IXE-13 et se tenait maintenant debout, tout près de lui, le revolver en main.

L'espion canadien trouva enfin le document.

Comme tous les plis secrets, il avait été soigneusement dissimulé dans une cachette.

En l'occurrence, ce fut dans la pipe de sa victime qu'il trouva le document.

Il se releva et se trouva face à face avec le colonel.

– Que fais-tu là ? lui demanda ce dernier en le mettant en joue.

IXE-13 ne perdit pas son sang-froid.

Il fallait agir promptement.

Il désigna les deux cadavres dans le fossé.

– Ces deux hommes se sont battus.

– Ah !

– Oui, ils se sont tués, alors, je les ai jetés là.

Le colonel le regarda d'un air sévère.

– Et tu en profites pour les dépouiller... les voler ?

IXE-13 baissa la tête.

– C'est toi qui est de garde ?

– Oui, colonel.

– Eh bien c'est du joli ! Tu voles tes frères et de plus tu laisses ta garde !

Tout à coup, IXE-13 tendit l'oreille.

Il venait d'entendre un bruit de pas.

Quelqu'un courait sur la rail... plus de doute.

– D'autres allemands qui viennent rejoindre le colonel, pensa IXE-13. Je suis foutu.

Il fallait agir vite.

– Quelqu'un, dit IXE-13 à haute voix.

Le colonel se retourna l'espace d'une seconde.

Mais l'agent canadien sut en profiter.

Il avait bondi sur lui.

Une lutte terrible s'engagea.

Jamais, IXE-13 n'aurait pensé que le colonel fut si vigoureux. L'Allemand tenait bon et bataillait ferme.

Et puis... les pas... les pas qui se rapprochaient.

– Je peux pourtant battre cet homme !

Tout à coup IXE-13 vit apparaître une ombre.

Il lâcha un cri stupéfait !

– Marius !

– Patron !

Le colosse arrivé par en arrière asséna un terrible coup de poing sur la tête du pauvre colonel qui s'écrasa comme une poche.

– Marius !

– Et O-32, ajouta le colosse.

IXE-13 serra la main de ses amis.

– Tu étais avec O-32 ? demanda IXE-13 au Marseillais.

– Oui, je l'ai rejoint. Mais où est Gisèle ?

– Retournée en arrière. Chez les Canadiens.

– Les Allemands reculent, annonça O-32. Le chemin est libre.

– Profitons-en pour entrer, dit Marius.

IXE-13 laissa errer sur ses lèvres un mince sourire.

– Je sais bien que les Allemands battent en retraite, dit-il à l'autre agent.

– Comment cela ?

– C'est moi-même qui leur en ai donné l'ordre formel.

Marius et O-32 se regardèrent.

– Toi ! Toi !

Marius sourit :

– Vous dites bien connaître le patron ?

– Mais oui.

– Vous ne le connaissez pas du tout.

– Mais pourtant...

– Vous n’êtes pas encore arrivé au bout de vos étonnements. Quelque chose me le dit, Peuchère, il faut s’attendre à tout avec le patron.

Au même moment ils entendirent des coups de feu, au lointain.

IXE-13 se tourna vers ses compagnons.

– Dieu soit loué, soupira-t-il, Gisèle est arrivée à temps.

Les balles commençaient à siffler autour d’eux.

Ils se dirigèrent vers la maison du garde-barrière. Elle était maintenant complètement abandonnée, cette maison qui avait servi de bureau pour l’État-major.

En entrant, IXE-13 déclara :

– Descendons à la cave, ce sera plus sûr.

Ils restèrent là longtemps.

Au-dessus d’eux, la bataille faisait rage.

Par le soupirail, ils entendaient le crépitement ininterrompu des balles venant frapper le mur de la maison.

Les obus tombaient drus emplissant la cave de leur fumée.

– La victoire continue, dit simplement IXE-13.

– Et maintenant, nous allons regarder quelque chose, ajouta-t-il.

Il mit la main dans sa poche et sortit une pipe.

Marius le regarda bouche bée.

– Comment, vous fumez, patron ?

– Attends, attends.

IXE-13 glissa le doigt dans le fourreau et en sortit une feuille de papier.

Il la déplia et lut à haute voix :

– ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Commandant suprême,

Armée d’Italie.

Le général Grukerr, commandant de l'armée d'Italie, ordonne à monsieur le colonel Von Fritzkoken de consolider ses positions qui devront être maintenues coûte que coûte.

Ne cédez un pouce de terrain qu'après avoir utilisé le dernier obus, la dernière cartouche, le dernier homme.

Le général envoie au commandant, des troupes du centre.

Dès l'arrivée de ces renforts, les mettre en ligne et attaquer immédiatement.

Et c'est signé, le général Grukerr.

– Qu'est-ce que cela signifie, demanda O-32.

– C'est l'ordre d'avance, fit IXE-13.

Marius partit d'un grand éclat de rire.

– Peuchère, ils se sont trompés. Ce sont les braves Canadiens qui obéissent à cet ordre.

Le combat se rapprochait.

Soudain, un fracas épouvantable vint assourdir nos trois héros.

O-32 s'engagea dans l'escalier qui menait, au rez-de-chaussée.

Mais il lui fut impossible de passer.

Un obus venait de frapper la maison et le toit et une partie du mur s'étaient écroulés.

Nos trois amis étaient emmurés vivants.

Qu'arrivera-t-il ?

VIII

IXE-13 ne perdit pas son sang-froid. Il sortit sa lampe de poche et regarda autour de lui.

– Eh bien nous sommes bel et bien emmurés.

Les autres ne répondirent pas.

Ils se rendirent parfaitement compte du tragique de la situation.

Tout à coup Marius s'écria :

– Éclairez-moi, s'il vous plaît, patron.

IXE-13 obéit.

Marius se saisit d'une longue poutre de bois et commença le déblaiement du soupirail.

– Pourvu qu'on ait de l'air, peuchère, ce sera le principal.

Heureusement pour eux, il y avait peu de matériaux qui bouchaient l'entrée du soupirail.

En quelques minutes, le colosse réussit à percer un trou qui permit aux trois enterrés de revoir le jour.

La fusillade s'éloignait.

Les Canadiens avaient dû passer déjà par dessus leurs têtes.

Une voix parvint jusqu'à leurs oreilles.

Une voix qui lançait des cris désespérés.

– Jean ! Jean !

Une voix de femme.

IXE-13 comprit :

– Gisèle !

– C'est elle, répéta Marius.

L'as des espions canadiens s'était précipité vers le soupirail.

Il cria de toutes ses forces :

– Gisèle, Gisèle, par ici.

Le visage de la jeune fille parut bientôt.

– Tu es là ?

– Oui, nous sommes trois.

– Attendez, je vais vous faire sortir.

La jeune Française s'éloigna.

Les trois espions l'entendirent appeler des hommes.

Puis, ce fut le bruit des pics.

En un clin d'œil, les soldats réussirent à percer une ouverture.

IXE-13 sortit le premier.

Puis ce fut O-32.

Enfin Marius parut.

Mais le colosse était trop gros et éprouvait de la difficulté à passer.

Les soldats durent le happer par les bras et le tirer de sa fâcheuse position.

– Gisèle !

La jeune fille se précipita dans les bras d'IXE-13.

Puis il la présenta à O-32.

– Enchanté.

– Qu'a dit le général Lafrance en te voyant ?

– Il a dit simplement : IXE-13 est un véritable héros... un vrai Canadien.

– C'est tout ?

– Oh ! non, à tous les officiers qui attendaient, il commanda : À vos postes et en avant sur tout la ligne, la victoire est à nous.

Quelques heures plus tard, les quatre espions étaient de retour aux quartiers généraux de l'armée canadienne.

IXE-13 et ses compagnons demandèrent à voir le général Lafrance.

Ils furent immédiatement admis.

En les voyant entrer le général se leva :

– Bonjour mademoiselle, messieurs.

Il les fit asseoir.

Puis, il reprit la parole :

– IXE-13, je suis vraiment fier de vous, et de vos compagnons.

– Je vous remercie, général.

– Je n'ai pas le temps de vous faire de longs discours.

– Ce n'est pas nécessaire, Peuchère, s'exclama Marius.

Ils se mirent tous à rire.

IXE-13 demanda :

– Tout marche à merveille, nos hommes continuent d'avancer.

Le général reprit anxieux :

– Maintenant, j'aimerais bien que vous me fassiez un récit de tout ce qui s'est passé.

– Très bien.

IXE-13 s'exécuta.

Lorsqu'il eut fini, O-32 prit, la parole à son tour, il dit les péripéties de ses aventures.

– Vous aussi vous êtes un héros, lui dit le général. Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas. Comment se fait-il que cette demoiselle, et ce dénommé Marius soient venus à votre rescousse ?

Marius prit la parole :

– Voyez-vous mon général, nous avons toujours travaillé avec IXE-13 et nous ne voudrions pas le laisser pour tout l'or au monde.

– Je comprends.

– Alors, quand nous avons su qu'il était rendu ici, nous sommes accourus.

Le général se leva :

L’entrevue était terminée.

– Au nom de la nation, je vous remercie encore une fois.

Ils sortirent du bureau du général.

– Qu’est-ce qu’on fait maintenant ? demanda Marius.

– Retourne-t-on en Angleterre, en France ?

IXE-13 répondit :

– Je n’en sais absolument rien. Un instant, je vais m’en informer.

Il retourna vers le bureau du général.

– Le général Lafrance.

– Un instant.

Le secrétaire annonça IXE-13.

Le général lui dit d’entrer.

Il frappa et poussa la porte.

– Excusez-moi, général !

Le général était penché et fouillait dans un petit bureau.

– J’ai oublié, continua IXE-13 de vous demander si nous devons rester ici.

– Je n’en sais absolument rien, fit le général en se levant. Je vais me mettre en communication avec le bureau secret. Je vous donnerai des nouvelles.

– Très bien.

IXE-13 vint pour sortir.

– Un instant, dit le général.

Il sortit du petit bureau une vieille bouteille de vin à moitié vide, et deux verres.

– Il ne m’en reste pas beaucoup. Mais encore assez.

Il emplit les deux verres et leva le sien.

– À vos futurs succès !

Mais quelle sera la prochaine mission de l’as des espions canadiens ?

Où l’enverra-t-on ? Restera-t-il en Italie ?

Cet ouvrage est le 251e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.